

Amma
contacts

La promotion 2013



Promotion 2013 : discours et photos
Les castrats
Interview : Martin Buyschaert

Bulletin bimestriel de l'association
des médecins Alumni de
l'Université catholique de Louvain

Ne paraît pas en juillet-août
P901109
Bureau de dépôt Charleroi X

81 Septembre - Octobre 2013



SOMMAIRE

Ama contacts

N° 81 septembre - octobre 2013

- 2 La promotion 2013**
Discours de Francis Zech,
doyen de la faculté de médecine de l'UCL
- 4 Discours des jeunes promus**
- 5 Discours de Dominique Lamy,**
Président de l'AMA-UCL
- 6 Homélie de**
l'abbé Claude Lichtert
- 10 Les castrats : Des Harems à la**
chapelle Sixtine, d'Abélard à
Farinelli
René Krémer
- 14 Les interviews de l'AMA-UCL**
Martin Buysschaert
- 18 Arte-Fac**
- 19 Souvenirs et anecdotes**
Naïveté enfantine

La promotion 2013

Discours de Francis Zech, Doyen de la Faculté de médecine de l'UCL

Un mariage avec la médecine

Chères nouvelles consœurs, chers nouveaux confrères,

Vous êtes bien élégants aujourd'hui.

À vous voir ainsi, on penserait à des jeunes mariés.

Et la grandeur de *l'Aula magna*, à l'échelle d'une cathédrale,

la dignité de vos professeurs alignés en toge dans le chœur

comme des « monseigneurs », la présence de vos familles et de vos amis, le sérieux du serment que vous venez de prononcer... tout cela me fait penser à un grand mariage !

Un mariage avec qui ?

Avec la médecine ? L'idée est étrange.

La médecine est très vieille. L'histoire en parle déjà au temps de Sumer. Son enfance a duré des siècles, avec de rares moments où elle s'exprimait comme un adulte – du temps d'Hippocrate par exemple – laissant espérer qu'elle serait intelligente, mais la plupart du temps avec un vocabulaire assez naïf, fait de magie et de grandes phrases dépourvues de science réelle. Son adolescence a commencé au VII^e siècle, avec les premiers Hôtels-Dieu. Elle est devenue adulte au XIX^e siècle, lorsque les médecins ont enfin commencé à toucher les malades et à autopsier les corps, et lorsqu'a débuté l'enseignement au lit du patient. Oui, l'épousée est bien vieille.

Il est vrai que la médecine est de bonne famille... Son père est de la lignée glorieuse des universités : lorsque l'Université de Louvain est fondée en 1425, il y a déjà une faculté de médecine. Sa mère est de famille moins noble, mais plus efficace : elle est issue de l'enseignement par compagnonnage dans les hôpitaux du XIX^e siècle. Voilà une hérédité rassurante !

Attention, la médecine est malade ! Elle est faite de fièvres, de sueurs, de plaies, de peurs, de crampes et de douleurs.

La médecine est insomniaque. Elle gâchera bon nombre de vos nuits.

Elle a un caractère imprévisible. Elle est parfois complètement muette, comme au cours des diagnostics difficiles, où manque si longtemps le symptôme qui pourrait vous éclairer. Mais elle est parfois terriblement bavarde, mettant à l'épreuve votre patience lorsqu'il vous faut écouter l'interminable histoire des peurs et des souffrances humaines, toujours semblable et chaque fois différente.

La médecine est toute jeune, presque une femme-enfant. Elle contient encore beau-



COMITÉ DE RÉDACTION :

Martin Buysschaert, René Krémer, Dominique Lamy, Dominique Pestiaux, Christine Reynaert et Jean-Louis Scholtes

EDITEUR RESPONSABLE :

René Krémer
Rue W. Ernst 11/17 - 6000 Charleroi

COORDINATION DE L'ÉDITION :

Coralie Gennuso

ADRESSE DE CONTACT :

AMA-UCL
Tour Vésale, niveau 0
Avenue E. Mounier 52, Bte B1.52.15
1200 Bruxelles
Tél. 02/764 52 71 - Fax 02/764 52 78
secretariat-ama@uclouvain.be
<http://sites-final.uclouvain.be/ama-ucl/>

Les articles signés n'engagent que leurs auteurs.

Nous appliquons la nouvelle orthographe, grâce au logiciel Recto-Verso développé par les linguistes informaticiens du Centre de traitement automatique du langage de l'UCL (CENTAL).

GRAPHISME :

A.M. Couvreur

COUVERTURE : Photos de promotion : Professeurs et étudiant, soulagés et décontractés, se dirigent vers la Grand Place de Louvain-la-Neuve pour la photo de groupe © Stéphanie Kowal <http://artsskat.wordpress.com/>

coup d'empirisme – presque des éléments de magie – et découvre à peine la rigueur des statistiques et des preuves scientifiques.

La médecine est très belle ! Elle apporte consolation et espoir. Elle est à l'image de la Madone dont le beau visage, peint dans les salles d'hôpitaux du Moyen-Âge, rassurait les mourants au moment de leur dernier voyage...

Mais pourquoi vous décrire la médecine ? Vous la connaissez déjà, car vous avez rencontré les patients lors de vos stages. Mais vous gardez sans doute l'image d'un amour de jeunesse, d'un coup de foudre pour cette profession vers l'âge de 18 ans.

La grande cérémonie de ce jour serait donc un mariage avec la médecine ? Tels que je vous connais, l'idée vous fait sans doute un peu peur. Allons, soyons modernes et rassurants, disons plutôt le début d'une « cohabitation légale ». Et puis sachez qu'il existe des mariages très heureux, où l'aimé respecte l'autre, et le laisse être pleinement lui-même ! Mais ce n'est pas si simple : voyez, la rencontre avec la souffrance au cours de vos stages vous a déjà changés définitivement...

Et vous, au jour des noces, qu'apportez-vous à la médecine ?

Vous apportez vos mains. Vos mains qui ont depuis votre serment le droit extraordinaire de franchir un tabou et de toucher l'autre. Vos mains qui ont appris à palper les corps et à sentir les signes des maladies, mystérieusement cachés. Vos mains qui ont appris à suturer et à panser les plaies. Vos mains qui ont appris à prendre la main de ceux qui souffrent et à partager ainsi leur peur et leur douleur.

Vous apportez votre intelligence. Votre tête remplie de connaissances, bien en ordre, pour faire des diagnostics et proposer des traitements. Votre tête qui a appris les mille pièges des fausses vérités.

Vous apportez vos oreilles. Vos oreilles qui ont appris les secrets transmis par le stéthoscope. Vos oreilles qui ont appris à écouter les patients, longuement, respectueusement, scientifiquement, chaleureusement. Vos oreilles qui ont appris à entendre et ne pas répéter les choses secrètes.

Vous apportez votre cœur. Votre cœur qui a appris à battre pour les autres.

Mariage avec la médecine, pour le meilleur et pour le pire.

Serez-vous heureux ?

Aujourd'hui, vous recevez votre diplôme, et c'est un grand bonheur. Vous êtes rois et reines du jour. Mais la vie n'est pas un conte de fée « ils devinrent médecins, vécutent heureux, et eurent beaucoup de

patients... ». Encore que – ne me mentez pas – vous avez cru un peu que ce jour était l'aboutissement, le happy end de l'histoire, comme de jeunes mariés un peu naïfs. Vous le savez, ceci n'est qu'une étape, et il y a encore un long chemin.

Comment devient-on heureux ? Nos cours nous enseignent comment refouler parfois le malheur, mais ils ne nous disent pas comment on devient heureux. Il faut que chacun d'entre nous glane quelques notions de bonheur au cours des rencontres avec les autres ; et dans notre profession, les rencontres sont nombreuses. Pour ma part, j'ai appris ainsi trois médicaments de bonheur.

Le premier est de se fixer des valeurs, et de s'y tenir fidèlement toute la vie. Étudiant, j'avais demandé assez naïvement à un de nos professeurs les plus admirés : « comme fait-on pour être un bon médecin, et un médecin heureux ? ». La question était bien audacieuse, mais nous étions en mai 1968... Et mon professeur m'a répondu : « Pour être un bon médecin, remets sans arrêt tout en question : les vérités d'aujourd'hui ne sont pas celles de demain, la science progresse, les traitements changent, et même ta façon de réfléchir devra évoluer. Pour être heureux, choisis aujourd'hui tes valeurs ; et, ensuite, ne remets jamais en question les valeurs que tu as choisies à 20 ans ». J'ai essayé ce médicament, avec quelques oublis, bien sûr, comme tous les patients. Il est bon.

Le deuxième est d'être passionné. Se donner sans limites à telle ou telle passion : la science, la justice sociale, le partage du savoir, le combat contre la souffrance... Ce médicament-là, j'en ai pris assez souvent. Il est bon, bien meilleur que les petits calculs à base d'argent, de confort, de loisirs et de cholestérol.

Le troisième est d'accepter les autres. Accepter qu'ils aient d'autres valeurs et d'autres passions. Les respecter, les écouter, les découvrir, s'émerveiller de leur histoire.

Vous avez de la chance : la profession que vous avez choisie vous donnera bien des occasions de vous fournir ces bons médicaments.

Chères nouvelles consœurs, chers nouveaux confrères, Vous quittez aujourd'hui le port sur lequel flotte l'étendard de Notre-Dame, Siège de la Sagesse.

Pourquoi un vieux capitaine vous donnerait-il des conseils ?

Lieutenants, je vous connais : vous êtes aujourd'hui capables de mener seuls votre navire. Alors, aujourd'hui, sortez du port. Commencez cap plein-sud.

Et après...

Je vous fais confiance !



La promotion 2013

Discours des jeunes promus



Une mer calme n'a jamais fait un bon marin.

Pour ceux qui pensaient s'embarquer il y a 7 ans ou plus pour un voyage tranquille, ont du rapidement remarquer que la tranquillité ne serait pas le mot d'ordre de ce périple. Un peu comme le Santa Maria de Christophe Colomb qui pensait partir pour les Indes mais s'est retrouvé aux Amériques, nos différents marins ont découvert petit à petit le cap que nous allions prendre. Notre équipage s'est formé de manière progressive de personnes venant de tous les ports, certains avaient le pied marin transmis par leurs aïeux avant d'embarquer d'autres ont dû apprendre à naviguer.

Dès les premiers jours, le ton fût donné, regarder vos voisins de droite et de gauche..., la tornade, non pas 'Katrina' ou Wilma, mais plutôt Laurette et son fameux numerus clausus arrive droit sur nous. Nous avons dû nous préparer au pire, le naufrage fût proche, certains ont été débarqués. Ce numerus nous a marqué et restera dans nos souvenirs.

Le voyage continue et au fil des mois nous apprenons de plus en plus. La théorie assez abstraite se transforme progressivement en pratique clinique. L'entourage a été, pour beaucoup d'entre nous, un soutien précieux. La tolérance, l'écoute, la patience ont été des qualités parfois nécessaires pour affronter l'humeur changeante des matelots et nous remotiver quand nous étions dans le creux de la vague. Nous profitons de cet instant pour les remercier.

Nous avons une pensée particulière pour ceux que nous aurions voulu voir présent aujourd'hui, mais pour qui les flots en ont décidé autrement.

A mi-parcours, nous avons fait escale afin d'embarquer de nouvelles recrues, issues en majorité d'un

port lointain, les FUNDP. Ensemble, nous avons continué à ramer, tout en apprenant à nous connaître et nous apprécier mutuellement. Le temps est passé et au fur et à mesure des mois notre cap s'est dessiné devant nous. Pour certains il avait la forme d'un marteau reflexe, pour d'autre d'un bistouri. Le marin de base s'est transformé en stagiaire ultra compétent. Après une sombre histoire de sélection, une semaine de fêtes folles dont vous aurez un aperçu et enfin cette cérémonie avec vous. Ceci est une arrivée au port, une fin de voyage, mais également le début de nouveaux périples.

Notre voyage ensemble nous a appris énormément, nous déposons nos valises tout de même fatigués, pleins de souvenirs en tête. Quand nous regardons derrière nous, nous sourions mais gardons aussi quelques notes d'amertume. L'institution qui nous a accueillis durant notre périple tumultueux, pourrait être comparée à une vieille dame de 588 ans, qu'il ne faut surtout pas trop bousculer. Une vieille université qui forme des jeunes, qu'on se doit de respecter, mais en gardant néanmoins un regard critique.

En préparant ce texte, nous avons eu l'occasion de lire le discours des étudiants promus il y a 10 ans. Leur texte était très revendicateur de changements, dénonçant des abus comme les stagiaires ECG, les stagiaires dactylo, les stagiaires café. Un sujet récurrent était également le manque d'information et de transparence concernant le concours, à un moment de notre parcours durant lequel se décide une vie, une vocation. La liste est longue. En 10 années, les remarques sont restées les mêmes. L'université et STAC nous téléporte dans tous les recoins de la Belgique comme des petits soldats envoyés en mission plus ou moins volontaire. Un vent de changement, nous l'espérons, se profile à l'horizon. La réforme en 6 ans, le nouveau comité des stages, nous nous adressons directement à eux, écoutez les étudiants et n'ayez pas peur de prendre des décisions.

Cette vieille dame nous a tout de même insufflé une soif de connaissance et une curiosité que nous espérons cultiver pendant toute notre pratique. Nous sommes à la croisée des chemins, et chacun va s'embarquer vers son Nouveau Monde. Avant de se séparer, nous aimerions vous adresser quelques mots, chers matelots. Respectez-vous, apprenez vos limites. Rester humble, honnête et pour vos futurs stagiaires n'oubliez pas que vous avez été le PSDM.

Vous l'aurez compris, le voyage n'a pas été de tout repos. Mais comment former un médecin sur une mer calme.

Bon vent à tous !



La promotion 2013

Discours de Dominique Lamy, Président de l'AMA-UCL

« Hervé est venu hier à la consultation pour le renouvellement de son traitement. Je le connais depuis plusieurs années. Aujourd'hui, à 35 ans, il survit d'une allocation du CPAS et de petits boulots occasionnels. Il a un toit. C'est un petit studio dans un immeuble d'une société de logement social. Le problème principal de Hervé était son usage de drogues. Le traitement de substitution l'a stabilisé, mais n'a pas tout résolu pour autant. Parce qu'il a choisi de faire un bout de chemin avec moi, je l'accompagne dans son parcours de vie et de santé. »

Ce petit bout d'histoire d'un humain d'aujourd'hui, beaucoup d'entre vous le croiseront. Vous avez acquis les savoirs nécessaires et suffisants pour y répondre. Ce sont ceux qui vous ont conduit ici à côté de vos maîtres, et face à vos familles, vos amis. Vous allez dès à présent mettre en œuvre les moyens pour poursuivre plus loin cet accompagnement. Pour cela de nombreux acteurs seront nécessaires, confrères, associations, sociétés scientifiques mais aussi votre université. Votre parcours avec elle ne s'arrête pas aujourd'hui. L'association des médecins Alumni en est un des maillons, un des liens entre vous et cette faculté dont vous quittez aujourd'hui les bancs.

Mais retrouvons Hervé. Il y a trois jours, le 26 juin, avait lieu la journée de mobilisation mondiale « Support. Don't punish ». Une journée d'action pour comprendre et faire comprendre que les usagers de drogues ne doivent pas rentrer dans la spirale de la justice, mais bien dans le courant de celle de l'aide et des soins. C'est un plaidoyer à destination des politiques publiques envers ces populations souvent précarisées et trop représentées dans les prisons du Royaume.

Mon propos ne vise pas à vous convaincre de l'intérêt à soutenir cette population mais bien à vous faire part du fait que Hervé vous le rencontrerez tous, que vous soyez spécialiste en médecine générale, en médecine interne ou en radiologie ou toute autre spécialité. Car un jour ou l'autre, comme tout être humain, ils présenteront une pathologie qui les conduira vers vous. Les liens que vous construirez dès aujourd'hui, que vous nouerez entre vous sont une réponse collective à une problématique paradigmatique de l'accompagnement en soins de santé. Car elle touche tous les domaines de la santé.

L'association des médecins alumni a pour but de promouvoir les intérêts scientifiques et professionnels

de ses membres, mais aussi de créer et développer les liens qui unissent entre eux et les attachent à leur université. Au travers de l'exemple d'une pathologie complexe, je voulais vous montrer l'intérêt de l'AMA-UCL, votre association.

Au travers d'une petite dizaine d'actions, l'AMA propose de vous soutenir dans votre vie professionnelle future. Je vous les décris

Ecrire et partager. Au travers de la revue AMA-Contact, nous partageons petites et grandes histoires de la médecine. Celle lointaine des grands maîtres, mais aussi celle plus proche de vos maîtres qui se racontent eux-mêmes. Celle aussi des grands problèmes de société. Cette revue vous est ouverte. Prenez votre plus belle plume, non seulement pour participer à la revue, ce qui fera le plus grand plaisir à notre rédacteur en chef, mais surtout pour communiquer entre vous. Quel que soit votre métier, ne soyez pas avare de ces écrits structurant la pensée. Mouiller votre chemise et la plume pour faire passer le message pour l'amélioration de la santé et du bien-être de nos patients, de vos confrères et de vous-mêmes.

Parler et enseigner. A partir d'aujourd'hui vous allez fonder votre activité clinique en cabinet médical, en milieu hospitalier, en institution. Votre formation ne se termine pas aujourd'hui. Elle aurait plutôt tendance à commencer, maintenant que vous allez être sur le terrain, médecins, acteurs de soins. La médecine, vous allez maintenant la dispenser. La médecine évolue, les connaissances aussi. Le renouvellement de celles-ci s'impose. Votre formation ne s'arrête pas aujourd'hui, elle se poursuivra tout au long de votre vie professionnelle. L'AMA associée à l'Enseignement Continu, offre des journées de formation à Woluwe et en périphérie.

Echanger, questionner. Un forum de discussion initié par le Pr Haxhe permet de poser les questions les plus pointues ou d'exposer les situations les plus complexes à la communauté universitaire et à tous les confrères abonnés. Lieu d'échanges, de questions, de joutes verbales, de discussions cliniques, dont les plus riches sont publiées dans l'AMA-contact. Ce forum représente bien ce que nous souhaiterions tous pouvoir faire au quotidien : échanger entre confrères au sujet d'un de nos malades, afin d'alimenter la réflexion mais aussi de maintenir les ponts entre nous, quel que soit notre lieu de travail, notre spécialité, notre statut. Ce forum est devenu un lieu de partage de nos pratiques de terrain.

L'AMA propose des conférences destinées au grand public sur des questions médicales d'intérêt général. Faire part au public et partager avec lui des questions de santé publique ou qui touchent un groupe de la société, les médecins eux-mêmes par exemple. Cela nous permet de rencontrer un public non médical, finalement notre public de tous les jours pour rester à l'écoute et en contact avec les questions de la vie quotidienne.

Accueillir. L'AMA a pour première vocation d'accueillir, de vous recevoir, vous les nouveaux promus, mais aussi tout confrère ayant parcouru un tant soit peu les couloirs de la faculté ou des cliniques universitaires. Dès aujourd'hui vous êtes membres de votre association, vous en recevrez la revue. N'hésitez pas à poursuivre votre affiliation et à valider votre profil Alumni. Restez membre de la tribu UCL en quelques clics.

Ouvrir sa pratique, partager son expérience. Depuis bientôt vingt ans, l'AMA propose aux étudiants de début de master en médecine de rencontrer une pratique particulière qui les intéresse, les interpelle. Nous nous proposons de mettre en contact ces jeunes étudiants avec un médecin journaliste, un médecin légiste, un médecin du travail, un chercheur ou un praticien. Notre but est de proposer des rencontres à la carte d'une journée pour appréhender une potentielle pratique future. Les anciens sont une mine de ressources pour nos jeunes afin de leur donner la possibilité de rencontrer une pratique qui pourrait

devenir la leur demain.

S'ouvrir à la société, s'ouvrir à la vie de populations précarisées en Belgique ou à l'étranger. C'est l'âme du Prix Jean Sonnet. A la mémoire de ce professeur de médecine interne, ce prix, destiné à soutenir un projet d'aide à une population en difficulté, récompense tous les deux ans un projet dans lequel œuvre un ancien de notre université, qu'il soit belge ou non.

Enfin, je ne peux terminer sans relever que notre association est membre des Alumni de l'UCL. Nous sommes partenaires de ce grand mouvement de rassemblement, pour y croiser les regards et les savoirs des anciens des différentes facultés et écoles de notre université, parce que chaque discipline peut apporter quelque chose aux autres. Validez votre profil Alumni et gardez une adresse Uclouvain.be pour témoigner votre appartenance, pour défendre les valeurs de votre Alma Mater.

Retrouvez-nous sur les sites des Alumni UCL ou de l'AMA-UCL

Pour conclure, après vous avoir démontré l'intérêt de ce fil d'Ariane, le rôle de l'AMA, je voudrais me retourner vers chacun de vous et vous inviter à poursuivre avec rigueur et curiosité le chemin qui vous a amené jusqu'ici sans négliger un seul instant de prendre soin de vous.

Bonne route.

La promotion 2013

Homélie de l'abbé Claude Lichtert, aumônier⁽¹⁾

A partir de cet extrait de l'évangile selon saint Luc (17,5-10) : « Les apôtres dirent au Seigneur : Augmente-nous la foi. Et le Seigneur dit : Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à ce sycomore : Déracine-toi, et plante-toi dans la mer ; et il vous obéirait. Qui de vous, ayant un serviteur qui laboure ou paît les troupeaux, lui dira, quand il revient des champs : Approche vite, et mets-toi à table ? Ne lui dira-t-il pas au contraire : Prépare-moi à souper, ceins-toi, et sers-moi, jusqu'à ce que j'aie mangé et bu ; après cela, toi, tu mangeras et boiras ? Doit-il de la reconnaissance à ce serviteur parce qu'il a fait ce qui lui était ordonné ? Vous de même, quand vous

avez fait tout ce qui vous a été ordonné, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles, nous avons fait ce que nous devons faire. »

Voilà une belle provocation que de choisir pareil évangile pour illustrer votre célébration de promotion. Après sept années d'études (et plus si affinités), vous vous entendez dire aujourd'hui « Nous sommes des serviteurs inutiles, nous avons fait ce que nous devons faire ».

Et vous qui vouliez une messe réjouissante, voilà une pilule bien aigre à avaler. Vous êtes des masochistes d'avoir choisi cet extrait.

(1) Célébration eucharistique à l'initiative des futurs médecins à l'église Saint-François à Louvain-la-Neuve



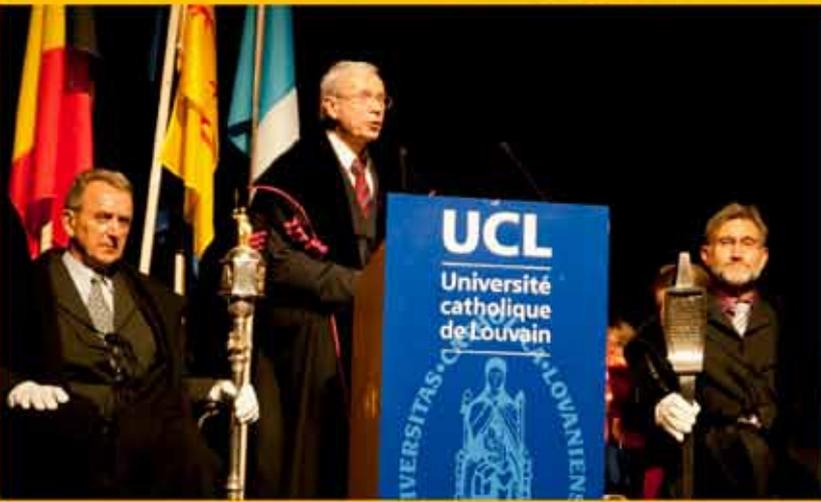
J'aimerais prendre un tout autre point de vue pour commencer, celui d'une catégorie de vie que vous rencontrerez au quotidien et qui vous concernera dans quarante ans, celle administrativement désignée comme la catégorie des retraités appelés aussi « inactifs ». Libéré de fardeaux innombrables à proportion de ce qu'il a eu à gérer au temps de l'emploi, le retraité se trouve un beau matin, éberlué, hésitant et dans le flou vertigineux des projets qu'il imaginait avant la retraite : « Je ferai ceci, je me lancerai dans ça, j'en profiterai enfin à fond... ». En fait, aujourd'hui, les promus sont également mis à la retraite... de l'Université... du moins pour trois mois, le temps de rêver comme tout jeune retraité. A 65 ans, on devient donc inactif et à 25 on devient inutile... Elle est tout de même chouette, la vie !

Alors on se console en goûtant à de nouveaux mots dont la saveur nous était inconnue, à l'image de la première lecture tirée de la littérature de sagesse, dans l'Ancien Testament. Justement, le terme sagesse vient du mot latin *sapere* qui signifie goûter : offrir des mots, du temps, des gestes qui donnent une nouvelle saveur. Si on peut attendre d'un retraité qu'il devienne un grand sage, l'expérience engrangée par vos années d'études fait de vous, chers promus, des sages pour les jeunes étudiants.

Le sage mesure ô combien les nombreuses vanités de la vie peuvent être envahissantes mais il ne se laisse pas démonter par les incohérences, les injustices, la désillusion, le désespoir et tous ces petits essoufflements quotidiens. Le sage reconnaît d'abord le prix inestimable de l'instant heureux, comme celui qui nous rassemble ce matin.

Bravo, Claude, tu as réussi pour l'instant à échapper au commentaire demandé : nous diras-tu enfin ce que signifie ce « serviteur inutile » ? Je me rappellerai toujours un de ces passages mémorables dans l'auditoire du professeur Francis Zech qui, pour me présenter en tant qu'aumônier aux étudiants, m'avait introduit en disant : « je vous présente quelqu'un de totalement inutile ». Connaissant un peu le phénomène, je ne me suis pas trop inquiété. Et pendant cinq minutes, j'ai entendu une prédication improvisée sur la nécessité de l'inutilité dans les études de médecine. C'est ce genre de discours, très chers enseignants, comme celui entendu du professeur Benoît Lengelé au début de cette célébration, oui c'est ce genre de discours qui, complémentaire au contenu nécessaire de la matière (tout de même), demeure viscéralement attendu et écouté par les étudiants.

Etre serviteur inutile pourrait signifier le contraire d'être un sot performant qui n'aime pas être mis devant ses failles, devant les limites de son pouvoir, de son savoir ; le sot n'admet pas que quelque chose lui échappe. Etre serviteur inutile permet d'entrer dans la sagesse. Ceci dit, inutile demeure un synonyme d'inapte, d'incapable, de bon à rien. Tout début octobre, après trois mois de profond désœuvrement, si vous me rencontrez, vous me direz, comme vos prédécesseurs, « Claude, c'est terrible, je suis désormais médecin et j'ai l'impression d'avoir tout oublié pendant les vacances, je me sens inapte à commencer mon assistantat ». Et je vous répondrai : « c'est très bien, tu prends conscience d'être devenu un serviteur inutile, désormais c'est ton patient et tes collègues qui te formeront et eux te permettront de révéler ce que tes maîtres t'ont enseigné ».





Handicapés célèbres

Les castrats : Des Harems à la chapelle Sixtine, d'Abélard à Farinelli

René Krémer

Les conséquences de la castration sont variables d'un individu à l'autre, en fonction de l'âge et de l'état d'avancement de la puberté, du rôle des glandes surrénales, mais aussi des méthodes dangereuses d'anesthésie à l'époque telles que la compression des carotides, la morphine ou le bain d'eau glacée (1). En outre, l'opération était souvent confiée à un barbier ou aux parents de l'enfant avec des risques d'infection et d'hémorragies.

Chez la plupart des castrats, la pomme d'Adam n'est pas visible, le poil est rare, la chevelure abondante. Au lieu de s'épaissir, la peau reste fine, lisse et douce. Ils sont souvent plus grands que la majorité des hommes : leurs membres, surtout inférieurs, s'allongent davantage. Les épaules restent étroites, la musculature peu développée est souvent masquée par une tendance à l'obésité et à la gynécomastie. La libido est certes diminuée, mais l'érection reste possible. Le but de la castration était la persistance d'une voix enfantine, la diminution de la libido, la stérilité ou encore une vengeance.

De nos jours, la castration est interdite dans la plupart des pays, sauf pour des raisons médicales, dans le cancer de la prostate métastasé ou chez les femmes transsexuelles qui souhaitent perdre leurs caractères masculins. Il ne faut toutefois pas confondre la castration avec l'orchidectomie qui est la résection d'un testicule pour des raisons médicales comme le cancer, ni avec la ligature des canaux déférents dont la stérilité est la seule conséquence ou encore avec la castration chimique, qui est réversible et peut être proposée à des pédophiles dans l'espoir de diminuer leur libido (2).

Dans le passé, la castration a été appliquée aux guerriers vaincus, aux violeurs ou à des esclaves voleurs ou fugitifs. En Chine, le but était souvent d'éviter que des fonctionnaires puissent fonder une dynastie impériale. Chez les serviteurs des sérails, le but était de « protéger » les femmes... malgré elles.



Dans un harem à Téhéran par Jules Lauen

La castration était également pratiquée dans des sectes, à Babylone, en Phénicie, et à Ephèse, mais aussi dans certaines circonstances à Athènes et Rome. Les corybantes, prêtres voués au culte de Cybèle, s'auto-émasculaient.

Parmi les premiers chrétiens, certains se sont castrés pour se débarrasser de la sexualité « qui les rapprochait des animaux ! », malgré les interdits de Domitien, Néron, Hadrien et Tertulien d'une part, et de Saint Augustin et Thomas d'Aquin d'autre part. Dans l'église d'Orient, il y eut pourtant de nombreuses castrations dans ce but.

Dans une secte russe nommée Skoptsy, dite « du peuple de Dieu », les testicules des hommes et les seins des femmes étaient extirpés parce que ces organes étaient considérés comme faisant partie du fruit défendu, la pomme qu'Adam et Eve s'étaient partagée dans l'Eden. Ces croyances étaient assez répandues en Russie et en Roumanie, plutôt dans les classes élevées de la société.

Les castrats chanteurs

Dans sa première lettre aux corinthiens (XIV 33-35-), Saint Paul demande aux épouses de se taire dans les églises et interdit aux femmes de chanter dans les lieux de culte (Molier taceat in ecclesia).

Dans l'Europe occidentale, cette interdiction de chanter dans les églises amena d'abord à confier les parties hautes des chœurs à des enfants sopranos et altos. On parlait de « voix blanches ». Roland de Las-

sus, comme enfant de chœur, fit partie de ces jeunes chanteurs éphémères. Suite au développement architectural des cathédrales, ces parties chantées furent confiées à des adultes chantant en « voix de tête », qu'on baptisa les falsettistes, ou encore voix de fausset. Ils sont encore en vogue de nos jours sous le nom de contre ténors (3).

L'accompagnement de chants dans les offices avait pour but de rapprocher les fidèles et de propager le catholicisme. Les hommes chantant en fausset n'étaient pas comparables aux castrats. La castration dans le jeune âge était la meilleure solution, pour autant que ces enfants soient choisis en fonction de la qualité de leur voix et opérés avant la mue. Des castrats assez nombreux apparurent en Italie dans la seconde moitié du 16ème siècle : ils avaient quitté l'Espagne après le départ des maures. D'autres venaient de la cour de Savoie ou de Constantinople, l'église d'Orient, étant moins sévère sur la castration.

Le concile de Trente (1562-1563) critique la virtuosité du chant des castrats, et considère la complexité polyphonique comme lascive et impure, mais ne prend pas de position nette. L'église va rester dans une situation équivoque, partagée entre l'interdiction de la castration et l'importance d'avoir des voix hautes.

En 1589, une bulle du pape Sixte V autorise la présence de castrats dans le chœur liturgique de Saint Pierre. Certains enfants sont castrés par leur famille en vue de la prêtrise : on les appelle Eunucos. Leur qualité de voix est très supérieure à celles des falsettistes.

Clément VIII (1536-1605) admet exceptionnellement les castrats à la chapelle Sixtine puisqu'ils chantent le règne de Dieu. Le mariage leur est interdit, car ce serait dévier le sexe de son but.

En 1609, il n'y a plus que des castrats à la chapelle Sixtine. Au Vatican le dernier castrat chanta jusqu'en 1913.

Au royaume de Naples, les paysans très pauvres, envisageaient la castration d'un de leurs garçons, s'il avait une belle voix, d'après l'avis d'un organiste ou d'un musicien. Ils confiaient ou vendaient l'enfant à une association, qui le faisait castrer, le prenait en charge et assurait sa formation musicale. Une fois castré l'enfant était séparé de ses parents, amené à Naples, en application d'un contrat. En principe l'enfant devait avoir 7 ans au moins et donner son accord, mais ces règles n'était habituellement pas respectées. Officiellement, le musicien qui avait castré le petit chanteur expliquait ce handicap par une chute de cheval, une morsure de porc sauvage, un coup mal placé ou encore un accident au cours d'une chirurgie banale. Certains prêtres ne manquaient pas d'excuses : « Leur voix monte plus vite vers Dieu par l'échelle de Jacob ».

Avec l'essor de l'opéra en Italie, la castration trouva un développement considérable : on estime que 3 à 5000 garçons étaient castrés chaque année au XVIIIe siècle. Recherchés de toute l'Europe musicale, les castrats connurent un déclin au tournant du XIXe siècle.

La libido des castrats était diminuée, mais la plupart d'entre eux pouvaient avoir des rapports sexuels normaux. Ils séduisaient les femmes par leur voix légère, une peau imberbe et douce, un charme évident et une « sécurité » certaine. Ils étaient par ailleurs moqués, caricaturés, surtout par les hommes.

Les castrats de Versailles

Pendant sa domination sur le royaume de France, sous Louis XIII, le cardinal Mazarin avait fait venir de nombreux castrats pour faire triompher l'opéra italien qui était une révélation en France. Un page de la chapelle de Versailles, Antonio Baniera, se fit secrètement castré pour conserver sa belle voix d'enfant. Quand Louis XIV l'apprit, il menaça de le faire pendre ainsi que le chirurgien, puis y renonça en raison de son succès, malgré sa laideur, et une très petite taille.

A la mort de Mazarin en 1661 Louis XIV, entiché de Lully, chassa les italiens, pourtant admirés dans l'Europe entière. Insatisfait des voix d'enfants et des faussets, il les rappela toutefois en 1710, malgré les réticences de Lully et leur donna le nom de sopranistes italiens. Aux yeux de Louis XIV, ils étaient indispensables à la Chapelle Royale. Protégés ensuite par Louis XV, ils furent logés dans une belle maison à Montreuil, qu'ils occupèrent jusqu'en 1748. On organisait pour eux des fêtes somptueuses à Versailles, mais ils étaient peu connus du grand public.

En France, les castrats étaient importés par Louis XIV pour chanter à Versailles et dans les châteaux royaux



Fig. 3. Chœur de la Chapelle Sixtine ; au deuxième rang : A. Moreschi (quatrième en partant de la droite) et au troisième rang : D. Mustapha (cinquième en partant de la droite).

et non pour jouer dans les opéras baroques italiens comme dans les autres pays. Il y avait rarement des castrats dans des opéras en France, mais ils étaient confinés à des petits rôles et marginalisés dans un type de répertoire.

Jean-Jacques Rousseau critiquait les princes qui encourageaient une musique « nuisible à la conservation de l'espèce humaine ».

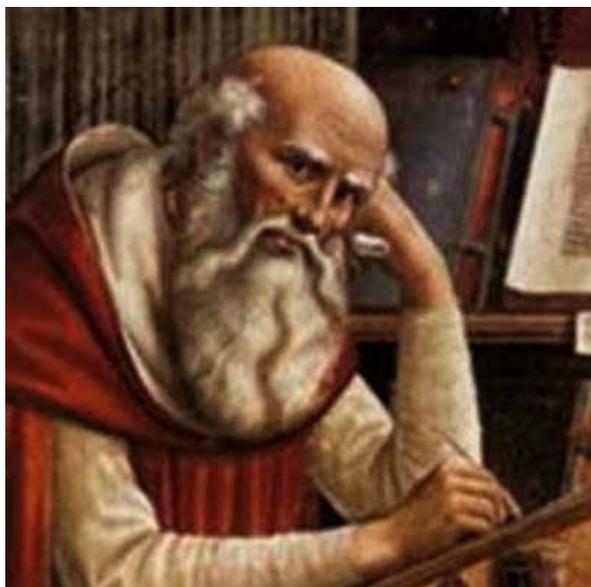
Napoléon fut séduit par Crescentini, un castrat qu'il avait repéré en Autriche, « une voix pure, argentée, surnaturelle, séraphique », et l'engagea dans la chapelle appelée consulaire, puis impériale. Crescentini mourut à 84 ans. Charles X et Louis XVIII redonnèrent du service à quelques castrats.

Trois castrats célèbres

Origène, théologien d'Alexandrie (185-253)

Origène se serait castré à l'âge de 18 ans pour être à l'abri de la tentation de la chair. A cette époque il était chargé d'instruire les fidèles d'Alexandrie, parmi lesquels il y avait beaucoup de jeunes femmes « qui pouvaient être une source de tentation ou l'objet de médisance ».

Plus tard, il a regretté cet acte dû à une lecture trop littérale des paroles du Christ (4). Le Christ a dit qu'il ne comprenait pas la castration. Eusèbe rapporte ce fait en 340 et le considère comme l'acte d'un esprit juvénile et immature. Certains de ses disciples prétendaient qu'il s'agissait d'une calomnie répandue par ses rivaux. Pourtant, Démétrius, évêque d'Alexandrie, l'excommunia entre autres parce qu'il était eunuque. Plus tard, un conseil d'évêques égyptiens le déposa. Il se réfugia à Césarée de Cappadoce où il fonda une école de théologie. En 2007, Benoît XVI consacra deux exégèses à Origène, qu'il considérait comme un grand théologien. Il ne parle pas de sa castration.



Pierre Abélard (1079-1142)

Le moine Pierre Abélard, philosophe et théologien, est choisi par Fulbert, chanoine de Notre-Dame de Paris, comme précepteur de sa nièce Héloïse, une jeune fille de famille noble. Le maître et son élève tombent amoureux. Fulbert surprend les jeunes gens enlacés, « comme Mars et Vénus ». Héloïse est enceinte, épouse Abélard en secret et accouche du jeune Astrolabe dans la famille de son époux. La jeune mère se réfugie ensuite au couvent d'Argenteuil pour être protégée de la fureur de son oncle. Le chanoine accuse Abélard de répudiation et le fait émasculé par des hommes à sa solde alors que cette peine était réservée à l'époque aux adultères et aux violeurs. Fulbert est suspendu de ses fonctions pour deux ans. La carrière ecclésiastique d'Abélard sera brillante, tandis que les deux malfrats sont émasculés ; on leur crève également les yeux. Héloïse prend le voile à Argenteuil et Abélard se retire à l'abbaye de Saint Denis. Astrolabe sera élevé par la sœur d'Héloïse.



Les adieux de l'abbesse Héloïse par Angelica Kauffman

Farinelli, surnom de Carlo Broschi (1705-1782)

Il faisait exception parmi les castrats de l'époque. Né dans une bourgade des Pouilles, proche de Bari, il appartenait à une famille de petite noblesse. Son père, fonctionnaire du royaume de Naples, et son frère aîné, tous deux musiciens, remarquèrent le beau timbre de voix du jeune Carlo. Comme on l'a écrit, le père estimait « qu'une belle gorge chez un garçon était plus importante que ses testicules ». La castration étant admise dans le Royaume de Naples à partir du quatrième fils, Carlo fut châtré, séparé de ses parents et formé par Nicolo Porpora, un maestro et pédagogue célèbre. Le jeune homme choisit le nom d'emprunt de Farinelli ou Farinello. Ses qualités de voix se révélèrent exceptionnelles. Il parcourait avec facilité

une extension de 23 notes (environ trois octaves) et parvenait à chanter un passage de 150 notes sur une seule syllabe, en une seule respiration. Il fit dès 1720 la conquête de l'Italie et devint ensuite très proche du Prince Charles VI d'Autriche et de son épouse, qui l'aidèrent financièrement à se faire connaître, à organiser des concerts et à plaire aux spectateurs.

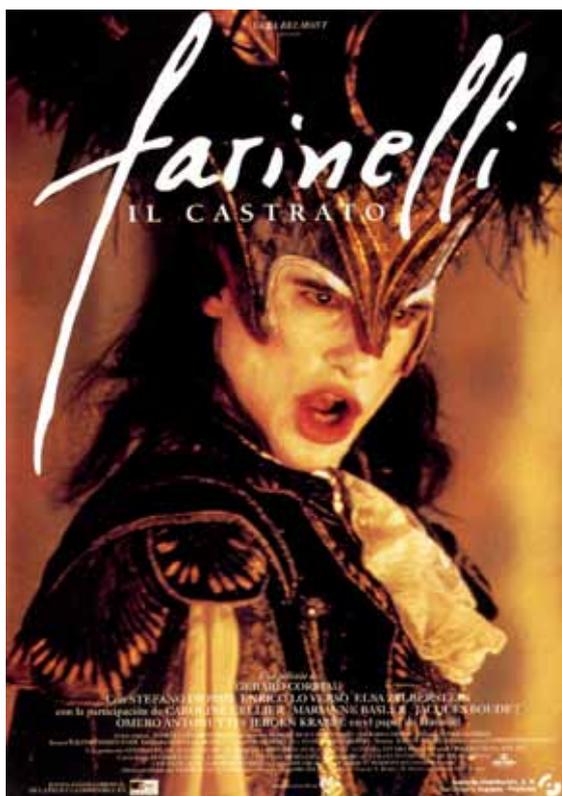
Avec sa première partenaire, Mariana Bulgarelli, ils se qualifiaient de jumeaux. Il fut nommé Chanteur de la Cour et chanta de nombreux opéras dont certains étaient composés par son frère jumeau.

Il était toujours en mal d'affection et parlait de « son amie la solitude ».

En 1733, il s'éprend pourtant d'une ballerine de la troupe qu'il a créée et en parle dans ses lettres avec pudeur. Il aura ensuite un attachement plus qu'amical avec une élève, la cantatrice Teresa Castellini. « Cupidon me tient encore lié et Dieu sait quand je serai délié : d'un côté comme de l'autre, nous souffrons, nous nous taisons, nous ressentons de la peine, pourtant une si douce chaîne est agréable. Vive ma fidélité et la constance de cette jeune fille. » Leur souffrance est-elle due à un amour purement platonique ou à l'interdiction du mariage ? (5)

A l'occasion d'une tournée en Espagne, Farinelli « guérit » le roi Philippe V d'une grave dépression en lui chantant tous les jours les cinq mêmes airs. Il est nommé criado di familia (serviteur familial), propage l'opéra italien dans toute l'Europe, attire en Espagne des castrats italiens et des cantatrices et organise des fêtes somptueuses notamment lors du mariage de l'infante Antonia. Il devient pratiquement l'impresario des concerts, protégé d'abord par le roi Philippe V, ensuite par Ferdinand VI. Il fait même construire des bateaux de plaisance. Certains se moquent de lui et lui trouvent des surnoms : « chapon, duègne en culotte, mari de pacotilles, clé sans garde. » Mais sauf la France, l'Europe se le dispute.

La Reine d'Espagne étant morte et le Roi devenu fou, son successeur Charles III n'ayant aucun goût artistique congédie Farinelli avec une pension convenable : il terminera sa vie à Bologne. Gérard Corbiau lui a consacré un très beau film en 1994.



- (2) La castration chimique est une technique de diminution de l'appétence sexuelle par l'administration de substances hormonales. Elle est aujourd'hui employée aux États-Unis et dans quelques pays d'Europe pour lutter contre la récidive chez les pédophiles. Le mot castration est contesté dans ce cas, car les effets en sont réversibles par interruption du traitement et ce n'est pas non plus une forme de stérilisation. En Belgique la castration chimique des délinquants sexuels n'est pas explicitement prévue par les textes. Toutefois, le juge peut accorder aux délinquants sexuels un sursis avec mise à l'épreuve ou une libération conditionnelle, s'ils s'engagent à prendre un traitement pouvant inclure une castration chimique. Par ailleurs, celle-ci peut être proposée aux délinquants sexuels en milieu carcéral. Il est précisé que l'intéressé doit être non seulement volontaire, mais également informé des effets secondaires pouvant se manifester suite au traitement. De plus, la loi exige que la « castration chimique » soit toujours accompagnée d'un suivi psychologique. Depuis le 1er septembre 2009, le coût des médicaments pris lors d'un traitement de castration chimique est remboursé par la sécurité sociale.
- (3) Les contreténors sont sopranistes, altiste ou contraltiste selon que leur voix est proche de celle d'une soprano, d'une alto ou d'une contralto.
- (4) La traduction des paroles du Christ est un peu ambiguë : Ses disciples lui dirent : « Si telle est la

(1) Il est curieux que cette technique d'hypothermie péri-opératoire ait été appliquée avec succès à notre époque, avant la découverte de la circulation extracorporelle pour des réparations simples à cœur ouvert, telles la communication inter-auriculaire et la sténose pulmonaire.

condition de l'homme avec sa femme, mieux vaut ne pas se marier. »

Mais il leur dit : « Tous ne comprennent pas cette parole, mais ceux à qui cela a été donné.

Car il y a des eunuques qui sont venus tels du sein de leur mère ; il y a aussi des eunuques qui le sont devenus par le fait des hommes ; et il y a des eunuques qui se sont faits eunuques eux-mêmes à cause du royaume des cieux. Que celui qui peut comprendre, comprenne ! » (Saint Matthieu, XIX.11-12)

- (5) Les castrats étaient interdits de mariage par l'Eglise. On raconte que le castrat Cortonat avait demandé l'autorisation de se marier au Pape Innocent XI en prétextant que l'opération avait été mal faite. Réponse : « Qu'on le châtre mieux. » Certains castrats ont épousé des protestantes, car la

plupart d'entre eux étaient aptes à des relations sexuelles normales.

Documents consultés

Connaitre, comprendre et refuser la castration. Réseau d'activités à distance. <http://rad2000.free.fr/castmasc.htm>

Patrick Barbier, Farinelli. Le castrat des lumières, 1995
Patrick Barbier, La maison des italiens. Les castrats à Versailles, 1998

Silvie Mamy, Les castrats. Que sais-je ?, 1998
Encyclopédie moderne. Google Books

Bernard Schreuder, Les castrats, le corps du délit ou la beauté qui dérange, dossier thématique, <http://www.forumopera.com/>

Correspondance de Farinelli avec le comte Pepoli (retrouvée récemment)

Exégèses à propos d'Origène : Benoit XVI. Wikipedia

Interview de l'AMA-UCL Martin Buyschaert

René Krémer : Cher Martin, commençons le survol de ta carrière par ton enfance et ta jeunesse.

Martin Buyschaert : Né à Bruges, j'ai fait mes études chez les Frères des écoles chrétiennes à Schaerbeek puis au collège Saint-Michel. Mes parents étaient venus habiter à Bruxelles car mon père était fonctionnaire au ministère des communications.

R.K. : Les écoles des Frères ont très bonne réputation.

M.B. : C'est vrai. Leur formation était remarquable, en particulier en ce qui concerne l'apprentissage de la langue française. Si j'ai appris à écrire sans faute, c'est grâce à une formation très rigoureuse dans ce domaine chez les Frères. J'ai fait mes humanités gréco-latines au collège Saint-Michel où « l'esprit jésuite » m'a initié à l'humanisme et à ses grandes valeurs.

R.K. : Ton choix de la médecine a été précoce.

M.B. : Oui. En préparatoire déjà. J'ai toujours eu beaucoup d'admiration pour le médecin de famille. Il n'y avait pourtant pas de médecins dans ma famille.

R.K. : Mes filles n'ont pas fait la médecine, parce qu'elles disaient que je n'étais jamais à la maison !

M.B. : J'ai commencé la médecine à Namur, des années difficiles et dures, avec des interrogations chez des étudiants tirés au sort tous les 15 jours le lundi matin...

R.K. : A mon époque, on ne faisait qu'une année de candidature, avec des interrogations répétées et les examens en un seul jour.

M.B. : Quand on était passé par Namur, on pouvait être rassuré sur la suite de ses études. En ce temps-là, on avait parfois l'impression que, chez certains professeurs, heureusement pas tous, l'examen avait vraiment pour but de mettre en évidence ce qu'on ignorait plutôt que ce que l'on connaissait, en plus, dans des branches très éloignées de la pathologie médicale. En humanités, près de la moitié des étudiants de mon année ont opté pour la médecine. Ils sont d'ailleurs pour la plupart devenus médecins.

R.K. : Tu as dû penser ensuite au type de médecine

que tu allais choisir.

M.B. : J'envisageais deux orientations : la médecine générale, bien qu'il n'y eût pas de cours de médecine générale à l'époque, on se rendait compte que cette façon d'aborder le patient était séduisante. L'autre option était la médecine interne. Nous avions à Louvain des professeurs brillants en médecine interne, qui suscitaient des vocations, tant sur le plan humain comme le professeur Jules Arcq et Jean Sonnet, que sur le plan scientifique. Il y avait déjà le concours de médecine interne que j'ai réussi. Mon premier stage a été Jolimont chez Eugène Lebacq, un service qui avait la cote, avec un environnement qui encourageait la lecture, la participation aux staffs et déjà des publications.

R.K. : Tu te souviens de ta première publication ?

M.B. : Oui. C'était dans Louvain Médical, c'était le syndrome de Stevens-Johnson, un érythème exsudatif multiforme, maladie qui était parfois due aux sulfamidés. La deuxième publication dans Louvain Médical était « Les nouvelles hormones intestinales ».

En deuxième année, à Herent, j'ai fait six mois chez Jules Arcq, puis au 4ème à Saint-Pierre et la troisième année en partie en gastroentérologie chez Charles Dive, qui avait également un abord d'interniste. En 1975, j'ai été à Paris chez Jean-Pierre Benhamou car j'étais orienté vers la gastro-hépatologie, une belle année... J'ai fait la 5ème année au 10ème étage à Saint-Pierre Louvain.

R.K. : Chez les privés de Frans Lavenne. Tu pensais d'emblée à une carrière universitaire ?

M.B. : J'étais tenté par la carrière universitaire, et j'ai changé de discipline. J'étais intéressé par l'hépatologie, mais André Geubel venait de rentrer des Etats-Unis, et j'étais proche d'André Lambert, endocrinodiabétologue qui m'a proposé dès mon retour de Paris de me consacrer à l'endocrinologie et particulièrement à la diabétologie, car dans ce domaine il y avait des possibilités de recherche, des énigmes médicales à résoudre, mais aussi des relations humaines : il s'agit d'une pathologie chronique avec des contacts et un suivi déterminants et la nécessité d'une bonne connaissance en médecine interne.

R.K. : Paul Lambin avait déjà insisté pour que le titre de spécialiste soit précédé de celui d'interniste : dès les années 50, nous étions interniste cardiologue, interniste gastro-entérologue, etc.

M.B. : C'est un des points forts de notre formation à l'UCL, qui exige trois années dites de tronc commun,

obligatoires dans la formation des spécialistes destinés aux différentes branches de la médecine interne. Ce qui nous permet une approche globale du malade. Après la formation en médecine interne et diabète, j'ai fait mon service militaire de 18 mois en 1977. Comme j'étais célibataire à l'époque, j'ai été envoyé à la frontière de l'Allemagne de l'Est à Soest. Je faisais un mi-temps à l'armée belge et un mi-temps à Woluwe et au Square Marie-Louise. A mon retour, j'ai été nommé résident au Square Marie-Louise et à Saint-Luc. J'étais responsable entre autres du pancréas artificiel, un des grands progrès de la diabétologie.

R.K. : Quels étaient à l'époque les rapports entre le Square et Saint-Luc ?

M.B. : En tout cas, au niveau de l'endocrino-diabétologie, tout était très harmonieux. Le chef de service était André Lambert sur les deux sites.

Ensuite, je suis parti à Mont-Godinne, où il n'y avait pas de service de médecine générale, ni d'endocrinologie. Je convenais donc assez bien pour remplir ce vide, en raison de ma qualité d'endocrino-diabétologue, mais aussi de ma formation en gastro-entérologie et de mon tropisme pour la médecine interne. Le retour à Woluwe n'était pas vraiment prévu dans mon plan de carrière : c'est au décès d'André Lambert que j'ai été rappelé à Saint-Luc.

R.K. : A Godinne, tu partais à zéro comme interniste et endocrinologue. Ce qui avait été mon rôle en cardiologie, avec Charles Chalant, quelques années plus tôt. C'était évidemment un challenge séduisant.

M.B. : Le service de médecine interne et d'endocrinologie s'est de fait progressivement développé à partir de rien. Il y a eu des assistants, puis le docteur Julian Donckier en renfort. Il rentrait de Londres, avec des projets scientifiques qui furent suivis de belles publications. Notamment sur le sham feeding (repas fictif) et le polypeptide pancréatique, ainsi que sur la gastroparésie diabétique.

A mon départ de Godinne, après treize années de travail, il y avait une trentaine de lits... et une réputation du service !

R.K. : Ensuite, ce fut Saint-Luc.

M.B. : J'ai été nommé chef du service d'endocrinologie et nutrition, un changement de direction avec une période d'adaptation. J'avais fait l'agrégation pendant mon séjour à Godinne. Le sujet était « le traitement du diabète : le pancréas artificiel et les pompes à insuline ». C'était encore l'agrégation dans la conception ancienne avec une leçon publique, le sujet étant l'hémochromatose, c'est-à-dire le foie, le diabète et

la médecine interne au sens le plus large. Bref, un synopsis de l'ensemble de ma formation. Mon promoteur était André Lambert. On vous donnait le sujet de la leçon après la défense de thèse, ce qui laissait un mois pour la préparer. Cette leçon publique avait un certain faste et, en présence du Recteur, constituait aussi une évaluation pédagogique du candidat.

R.K. : Ensuite, il a fallu créer une équipe.

M.B. : André Lambert avait déjà engagé des collaborateurs pendant que j'étais à Godinne : il y avait Dominique Maiter, qui me succède aujourd'hui, Chantal Daumerie, Bernard Vandeleene, en plus des anciens comme Jaroslaw Kolanowski, René Dehertogh et Joseph Hoet junior. Bref, deux générations qu'il fallait intégrer.

R.K. : Quelles furent les étapes de ta carrière ?

M.B. : Le point le plus important à mon arrivée fut d'ailleurs l'harmonisation du service : arriver à ce que tous travaillent dans un esprit de corps pour consolider et développer ce service d'endocrinologie et nutrition qu'André Lambert avait mis en route. Il y a l'arrivée de nouveaux permanents et renforts avec M. Hermans, J.P. Thissen, O. Alexopoulou et V. Preumont.

R.K. : Le diabète a un caractère héréditaire : peut-on espérer des avancées thérapeutiques dans ce domaine ?

M.B. : Le diabète de type 1 est de fait une maladie immunitaire sur terrain génétique et le diabète de type 2 est une maladie héréditaire polygénique. Les progrès récents ont été importants avec l'auto-contrôle dans le diabète de type 1, les nouvelles insulines, les greffes d'ilots de Langerhans, qui restent un sujet de recherche, et dans le diabète de type 2, la mise en place de médicaments originaux très efficaces, qui nous a d'ailleurs permis une recherche intéressante au delà d'une meilleure connaissance des mécanismes physiopathologiques de ce diabète.



A Kochi, en Inde, lors d'un congrès de diabétologie

R.K. : Une petite question dans un autre domaine de l'endocrinologie : la majorité des cas de maladie d'Addison ne sont plus d'origine tuberculeuse de nos jours ?

M.B. : L'origine est surtout auto-immunitaire, bien qu'il reste parfois des cas d'origine infectieuse ou néoplasique.

R.K. : En résumé quel était ton but principal de chef de service ?

M.B. : Au-delà de l'esprit de corps, au-delà d'un objectif clinique d'excellence, insuffler un esprit de recherche à tous les collaborateurs, tant en endocrinologie qu'en diabétologie. Le curriculum du service le prouve. L'enseignement de qualité faisait aussi partie des missions du responsable de service. Il est valorisant et passionnant de former des « têtes bien faites ».

R.K. : Ce qui me séduit dans ton enseignement, les conférences notamment, c'est un humour de bon gout qui, pour l'auditeur, constitue une certaine détente, une respiration. On se souvient longtemps des bons mots et des comparaisons de ses profs.

M.B. : C'est vrai, mes exposés sont toujours fort appréciés...

Un des buts du service était aussi de tisser des relations avec les sociétés, notamment françaises, avec la Société Francophone de Diabétologie. J'ai également écrit un livre, « Diabétologie clinique », qui a permis la diffusion des connaissances chez le généraliste et l'étudiant. Sa présence à l'étranger a contribué à la renommée du service : il y a d'ailleurs eu quatre éditions. Ce qui était important également, c'est que la gestion du service soit en phase avec les valeurs de l'Université, notamment avec l'Enseignement continu (ECU-UCL), Louvain Médical et l'AMA-UCL. L'union fait la force. Nous avons bien vu avec le décret Marcourt que nous ne devons pas attendre de cadeaux. L'unité doit être une réalité de terrain. Une ambition du service était aussi de garder d'excellents contacts avec les anciens du service, s'est ainsi constitué un réseau UCL d'endocrinologie-diabétologie qui reste aujourd'hui très actif. Un autre objectif était d'accueillir des médecins étrangers. Ce furent chaque fois de très belles expériences qui, par delà, ont permis de nouer et de maintenir des relations très amicales, ce fut le cas en particulier avec des médecins africains, notamment au Bénin, libanais, chiliens, portugais, etc. C'était un plaisir de les retrouver dans leur pays d'origine où j'étais toujours accueilli avec enthousiasme. Rappelez-vous, Mr Krémer, cette réunion scientifique de cardiologie et de diabétologie à Beyrouth, où nous étions ensemble, autour de l'Ambassadeur de Belgique.

R.K. : Quelques informations familiales ?

M.B. : Mon épouse était anesthésiste à Saint-Jean, mais elle a choisi d'arrêter le 1er janvier 2013. Nous avons 4 enfants. Ma fille aînée est psychologue partim sur le site, mon fils aîné est ingénieur à Louvain-la-Neuve, un autre, ingénieur de gestion, rentre du Bangladesh. Le plus jeune est assistant en médecine interne à Saint-Luc.

R.K. : J'imagine que l'éméritat pour toi ce n'est pas le bronzage et le farniente à Marbella ?

M.B. : Non, bien sûr. Cela étant, j'ai eu droit à plusieurs grandes fêtes, qui restent d'excellents souvenirs : une réception à mon domicile pour le Service, une séance mémorable organisée par les membres du service, une autre académique en présence du recteur. C'est vrai que j'avais la volonté de ne pas arrêter de travailler. Le concept d'une pension « obligatoire » à 65 ans est totalement dépassé à l'heure d'aujourd'hui... Les grands papes de l'Eglise ont d'ailleurs toujours été nommés bien au-delà de 65 ans !

R.K. : 65 ans, aujourd'hui, ce n'est plus la vieillesse. On reste attaché à son Université.

M.B. : Je conserve une activité clinique dans le service. J'ai eu une nomination de consultant émérite, qui est proche d'un mi-temps. Pour ce que j'appelle la retraite, j'avais « réservé » du temps pour la présidence de l'Association belge du diabète et pour une présence au Conseil d'Administration de la fondation francophone pour la recherche en diabétologie à Paris. Puis, les autorités de Saint-Luc et de l'Université m'ont demandé d'aller, en tant que responsable d'un projet médical, au CHR de Mons, l'hôpital Saint-Joseph - Warquignies, qui traversait une période difficile. C'est un défi et un domaine nouveau pour moi, avec déjà des résultats très encourageants liés au dynamisme d'un certain nombre de personnes.

R.K. : Tu as des hobbies ?

M.B. : J'aime lire, visiter les expositions de peintures, «voir du pays», opportunité que les congrès vous donnent aussi. L'activité physique est nécessaire, comme je le disais au cours : dans mon temps de loisir, je participe aux 20 kilomètres de Bruxelles et chaque année je monte ou j'essaie de monter le Ventoux en vélo.

R.K. : Il faut savoir d'où vient le vent ?

M.B. : Oui bien sûr. Mais, à part une seule fois où le vent rendait toute manœuvre impossible, je suis toujours arrivé au sommet, loin derrière les plus jeunes membres de ma famille. Je joue au tennis le dimanche après midi. J'aime beaucoup le football, mais je me contente de regarder les matchs, car je n'ai pas la stature nécessaire pour être un professionnel dans l'équipe belge.



A Grignan, dans la Drôme

R.K. : Une conclusion ?

M.B. : Etre attaché à son service, à son hôpital et à son Université et à ses valeurs a été le fil rouge de ma carrière.

R.K. : La vie de l'homme est courte, et n'a de réelle valeur que si la continuité de son action est assurée.

M.B. : Le fait d'avoir un successeur de qualité, le fait d'avoir construit un service où jeunes et moins jeunes travaillent pour assurer avec brio la continuité sont une grande satisfaction. Finalement une carrière, c'est un exemple. On a chacun son panthéon, dans lequel il y a un certain nombre de personnes qui ont été des modèles, que vous avez essayé de suivre, qui vous ont marqué, des personnalités charismatiques. Je pense à Monsieur Arcq, Frans Lavenne et André Lambert, chacun avec ses qualités importantes et, comme chacun de nous, de petits défauts.

En ce qui concerne le professeur Lambert, l'an prochain ce sera la 20ème lecture Lambert. C'est un des seuls exemples en médecine du souvenir si constant d'un maître indiscutable. Cette lecture s'intègre dans une journée de congrès consacrée au diabète et à l'endocrinologie en général, dans l'esprit du service. Pour cette lecture, un orateur étranger est le plus souvent choisi, habituellement un collègue français. Ce congrès est chaque année un grand succès, tant pour les généralistes que les diabétologues.

R.K. : Certains médecins nous disent que depuis quelques années l'Université envoie moins d'assistants en formation dans les hôpitaux périphériques.

M.B. : Comme j'ai été responsable pendant dix ans des assistants de médecine interne, je peux dire que ce fût vrai pendant les quelques années difficiles qui ont suivi le numerus clausus, pendant lesquelles nous étions, eux comme nous, en grande difficulté. Maintenant que le numerus clausus est un peu relâché, bien qu'il existât toujours, il y a de nouveau un

nombre d'assistants plus acceptable et la possibilité d'envoyer davantage de médecins dans les hôpitaux du réseau, où la formation est d'ailleurs le plus souvent excellente.

R.K. : Merci Martin de t'être soumis avec beaucoup de bonne volonté à cette interview et d'avoir donné aux jeunes à la fois des conseils et un exemple.



A Machu Picchu

Arte Fac

Arte-Fac est une association présente sur le site de l'UCL à Bruxelles dont le but est de promouvoir, créer et stimuler la culture sur le site.

Son action est basée sur plusieurs grands axes mais sa première mission est le soutien aux activités culturelles des étudiants. En ce sens, nous les aidons dans leurs organisations de concerts, d'expositions, de conférences, ...

La porte du bureau d'Arte-Fac est ouverte à tous les étudiants du site, qu'ils soient des Facultés, d'un des instituts de la Haute Ecole Leonard de Vinci ou de l'Ephec ; l'animateur y tient une permanence. Mais Arte-Fac s'adresse aussi aux autres utilisateurs du site : professeur, travailleur, habitant, enfant, chercheur, etc.

Le soutien aux activités culturelles prend forme par une assistance financière, logistique, du prêt de salle ou de matériel.

Elle se concrétise tous les jours et contribue à créer de la vie sur le site. Arte-Fac a été à la source de certains grands projets d'animation du site, comme la Quinzaine Internationale ou le Medin'Alma.

Mais Arte-Fac organise aussi ses propres activités. Les expositions (LAT/entes, le Cabinet de Curiosité avec les ateliers de la rue Voot, Masques et mascarades de Jaques Picard), les ateliers théâtres et arts plastiques, la participation au projet culturel « Alafia » (Rencontre Wallonie-Bénin), sont des activités qui auront été le lieu de nombreux échanges intéressants. Nous mettons aussi à disposition des étudiants un local musique équipé d'un piano.

Arte-Fac c'est aussi un souci d'ouverture, de rencontre et de dialogue entre les différents intervenants du site mais aussi avec le monde qui nous entoure et en particulier la commune de Woluwe-Saint-Lambert. Dans un souci de rapprochement avec celle-ci, nous avons lancé durant plusieurs années un grand concours de BD, le « Wolu-en-bulles », avec notre partenaire l'asbl « Le Pied de la Lettre ». Ce projet s'est arrêté en 2010 mais la collaboration se poursuit via un projet « langue française en fête ».

Si vous désirez connaître plus de détails sur nos activités, nous vous invitons à consulter notre site internet (<http://www.artefac.be/>)

Souvenirs et anecdotes

Naïveté enfantine



L'enfer, par Jérôme Bosch

Pour la préparation à ma communion privée à Arlon, ma mère m'avait envoyé chez les sœurs chanoines, des sœurs françaises chassées de la « fille aînée de l'église ». Les choses avaient changé de Clovis à Jules Ferry.

La sœur chargée de cette mission me parlait longuement du péché, y compris celui de la chair et me montrait des vues de damnés rôtissant en Enfer.

Après cet enseignement, j'ai connu une période de scrupule religieux. Quand je passais devant la lingerie pour dames dans la Grand'rue à Arlon, je me détournais pour ne pas voir les sous-vêtements à l'étalage.

En outre, je me suis souvenu qu'avec un camarade de classe, nous avons eu ensemble un besoin urgent et nous avons fait pipi en même temps : les jets se sont croisés et mon ami Robert a dit : C'est la croisade ! ». Nous avons bien ri. Mais après la formation chez la bonne sœur, j'ai estimé que je devais avouer ce péché en confession :

- « Mon père, j'ai fait une vilaine chose ! »
- « Seul ou avec d'autres ? »
- « Avec un ami. »
- « Expliquez-moi mon enfant. »

Je lui décrivis la « croisade ». Il se retourna assez brusquement. Je ne compris que plus tard que c'était pour cacher un fou-rire. Puis il m'a dit très sérieusement que ce n'était pas grave.

René Krémer

DANS LE PROCHAIN AMA CONTACTS :

MedUCL : Les tiques

Interview : Luc Delaunois

Handicapés célèbres : Sarah Bernhardt

Nos ancêtres



35^e promotion : 1872



89^e promotion : 1926